

Dossier Entre fuselage et prototypes, notre dossier se met en orbite et analyse ses trajectoires. John Rizzo, Etienne de Callatay, Michel Serres en étudient les plans. **Leçons vertes** Mettre l'école dehors Découvrez le bulletin de l'élève Jules César

Fuselage et prototypes

L'un est un chef d'entreprise et jongle avec la programmation informatique. L'autre est économiste en chef de la première banque d'affaires en Belgique. Leur point commun? Le regard, extérieur, qu'ils posent sur l'école, sa place, ses enjeux et ses nouveaux défis. Une analyse d'autant plus juste qu'elle fait écho à un mouvement citoyen qui s'ébranle.

ans son copieux et ambitieux ouvrage Sauver l'école?, John Rizzo, sous le couvert d'oser la question un rien provocatrice, relate une expérience qu'il a vécue comme une infiltration. Celle d'un businessman, affichant deux start-ups en galons, et formateur informatique pour des demandeurs d'emploi, qui a choisi de vivre l'école, de l'intérieur. C'est l'inadéquation des profils de ses élèves aux réalités du monde du travail, qui l'ont poussé à y (re)venir. Pour tenter de décrypter les processus d'apprentissage ainsi que les facteurs personnels et institutionnels qui lui sont inhérents. C'est ce regard extérieur, pragmatique, et empreint de bienveillance, ainsi que le caractère expérimental de l'initiative, qui ne s'encombrera d'ailleurs pas de considérations carriéristes, qui la rendent originale.

Aujourd'hui exfiltré, mais toujours en mode C.A.D. (collecte-analyse-diffusion), l'agent partage. Le costume noir qui sied aux hommes d'influence,



JOHN RIZZO

la voix posée et le geste mesuré, il relève les défaillances et analyse les travers d'une école qui mérite, il l'assure, d'être sauvée. D'abord, il pointe. Notre système scolaire est très cloisonné. Selon l'âge, le réseau, la communauté linguistique, les disciplines, les horaires, les incursions du privé, le numérique et le traditionnel, les enseignants et les autres métiers, entre l'écolier et l'autodidacte... Les approches sont catégorisées, et souvent imperméables. Or, si on pouvait prendre un peu de recul, et examiner ce tableau avec une vue globale, on comprendrait mieux pourquoi notre école, dans les ornières d'un système, ne fonctionne plus correctement.

Quitter sa zone de confort

Meilleure illustration : les professeurs travaillent rarement en équipe. Lui, il a essayé. Résultat? Décloisonner les esprits est un grand défi! Mais tant que les enseignants ne travailleront pas ensemble, cela ne pourra jamais être un projet commun. Cela demandera qu'ils s'interrogent sur leurs habitudes, qu'ils

remettent leurs pratiques en question. L'école ne plus être perçue comme une usine ou une bibliothèque, confie-t-il. Ou une quête désespérée. Référence à l'analogie que l'auteur voit entre Golum et son « précieux », son précieux... programme, en l'occurence.

L'ère nouvelle qui se profile semble en effet sonner le glas des postures statiques et exclusives. À ce titre, Rizzo décoche. L'ennemi de l'école, c'est le statut. Si la plupart des enseignants sont bien intentionnés, il n'en reste pas moins que c'est difficile - et ça vaut pour tout le monde - de sortir de sa zone de confort. Ils vont difficilement défendre un changement trop subversif. Enfin, il ajuste son trait. Et vise. Sa cible : le trajet de carrière d'un enseignant. L'homme ose la question : Pourquoi la priorité, la nomination doit-elle être définitive, dépendre exclusivement de l'ancienneté dans la fonction? Ne pourrait-on adjoindre à une équipe pédagogique les services de professeurs qui conviennent mieux ou plus en phase avec les projets pédagogiques de l'établissement? Il préconise aussi de permettre aux enseignants qui le souhaitent et en ont les capacités, d'enseigner les matières qu'ils veulent, même si cela implique des sauts quantiques inhabituels (français et biologie, éducation physique et mathématiques, etc.). Une souplesse qui n'est pas sans rappeler la nouvelle réforme en Finlande (voir aussi notre article pages 23 à 25).

La conclusion que John Rizzo tire de ces années d'observation, d'analyse et de pratiques nouvelles? Le citoyen du XXI^e siècle a des besoins qui ne correspondent plus à l'époque actuelle. Il a besoin d'être autonome. Or à l'école, on lui tend systématiquement la photocopie suivante. Il a besoin de savoir communiquer. Or à l'école, on lui demande de se taire toute la journée. Ou de parler, chacun son tour, une fois sur 25. Il a besoin de collaborer. Or à l'école, on demande rarement aux élèves de s'entraider. Ou c'est de la triche. C'est le prof qui aide...

Il a besoin d'avoir le goût, le plaisir d'apprendre. Est-ce que l'école est structurée autour de l'élève? S'inquiète-t-elle vraiment de savoir s'il aime y aller? Comme un antique édifice peu à peu désacralisé, l'institution a perdu de sa



UNE ORGANISATION
GAGNE À COMPTER
DES GENS QUI
PENSENT AUTREMENT.
ET SURTOUT, QUI OSENT
DIRE QU'ILS PENSENT
AUTREMENT

ETIENNE DE CALLATAŸ

superbe, autant que de fidèles. Est-ce à dire que l'école se chancréise? Elle semble en tout cas se délabrer. Elle résiste mal aux différents tremblements et glissements de terrain. Elle s'accroche à ses brèches colmatées, à des pans rafistolés, à des rénovations pas toujours bien intégrées. Son piédestal vacille. Et pourtant, les architectes les plus renommés défilent. Avec une cohorte de spécialistes en tous genres. Chacun y va de son avis. Mais l'édifice, alors même qu'on en perçoit les grondements sourds, résiste.

Remettre en question le canevas général

Parmi les observateurs avisés, Etienne de Callataÿ. Économiste en chef et administrateur délégué de la banque Degroof. Il a travaillé, des années durant, à la Banque nationale de Belgique et au Fonds Moné-

taire International. Les monuments, ça le connait. L'école d'aujourd'hui a une grande force d'inertie. Prenons un exemple simple. On entend beaucoup parler des difficultés d'apprendre à nager par pénurie de bassins de natation. Bien entendu, il est salutaire que les enfants sachent nager. Mais est-il absolument nécessaire d'y consacrer autant de moyens publics? Pourquoi sacraliser cette compétence, au point d'en faire une matière obligatoire? Dans ma propre échelle de valeurs, si vous me demandez quelles sont les trente choses les plus importantes dans la vie, je ne pense pas que je mentionnerais le fait de savoir nager. C'est exemplatif d'une difficulté de remettre en question le canevas général. C'était sans doute, à la base dans un souci d'égalité, afin de permettre aux enfants moins favorisés d'accéder à cette compétence. Mais à l'heure actuelle, il y a bien plus d'inégalités, dans le monde du travail, entre ceux qui savant conduire une voiture et les autres qu'entre les candidats qui savent nager ou pas...

Le résultat collectif n'est pas bon

De la bouche même de l'un des acteurs les plus importants de l'économie nationale, le constat sonne comme une évidence. Difficile d'esquiver. L'école, décidément, n'est plus à sa place. Et quand on lui demande si le rôle de l'école n'est pas aussi celui d'un organisme certificateur, garant d'un parcours validé, délivrant au final un label de conformité à un cahier des charges prédéfini – le diplôme – Etienne de Callataÿ répond franco. Si je place une annonce mentionnant que je suis intéressé par un profil créatif, quelqu'un qui aura roulé sa bosse et qui est autonome, je risque de recevoir 5.000 candidatures! On ne peut, matériellement, traiter ce volume. Donc on balise la recherche en imposant des critères, notamment de diplômes. Et après une première sélection, alors on pourra être attentif aux candidats qui se



USILI OSSIER

seront manifestés dans des mouvements de jeunesse, qui auront voyagé, qui feront preuve d'un sens critique... On procède classiquement par entonnoir. On sait que c'est idiot. À titre individuel, on comprend que chaque employeur procède de cette façon. Mais le résultat collectif n'est pas bon. Je suis convaincu qu'une organisation gagne à compter des gens qui pensent autrement. Et surtout, qui osent dire qu'ils pensent autrement, affirme-t-il.

Pourtant, l'économiste en chef reste confiant. L'école contribue certainement à un certain formatage. Mais je ne serais pas trop sévère à son égard. Je vois quand même les jeunes, à 18 ans, présenter suffisamment de diversités que pour ne pas trop l'accabler. Il faut certainement encourager d'autres types d'apprentissages. Il faudrait, surtout, qu'elle leur apprenne à apprendre...

Nous y voilà. L'édifice se tasse, se délabre. Mais s'il pouvait accepter, avec humilité, de quitter son promontoire d'un autre temps, et remiser ses outils obsolètes, il est fort à parier que de nouveaux corps de métier viendront lui prêter main forte.

Transformation historique

Ainsi le prédit Michel Serres. Dans son (excellent) ouvrage Petite Poucette, l'auteur de nombreux essais philosophiques et d'histoire des sciences compare l'avènement des nouvelles technologies aux grandes révolutions historiques, au même titre que l'invention de l'écriture ou la celle de l'imprimerie. Ces transformations que j'appelle "hominescentes" créent, au milieu de notre temps et de nos groupes, une crevasse si large et si évidente que peu de regards l'ont mesurée à sa taille, comparable à celles, visibles, au néolithique, au début de l'ère chrétienne, à la fin du Moyenâge et à la Renaissance. Le philosophe explique que le précieux savoir, qui gisait jusqu'il y a peu dans les livres, et que l'enseignant oralisait, tout le monde l'a déjà. En entier. À disposition.

Sous la main. Accessible par Web, Wikipédia, portable, par n'importe quel portail. Expliqué, documenté, illustré, sans plus d'erreurs que dans les meilleures encyclopédies. L'offre reflue devant la nouvelle demande des enseignés. L'école doit devra donc, inéluctablement, se repositionner.

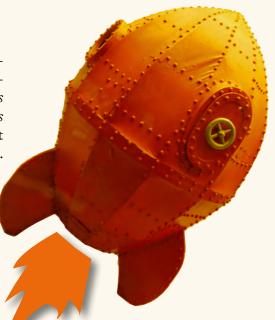
Mais le professeur à Stanford University se montre malgré tout circonspect. *Ce changement si décisif de l'enseignement – changement qui*



JE VOIS NOS
INSTITUTIONS
LUIR D'UN ÉCLAT
SEMBLABLE À CELUI DES
CONSTELLATIONS DONT
LES ASTRONOMES NOUS
APPRENNENT QU'ELLES
SONT MORTES DEPUIS
LONGTEMPS DÉJÀ

MICHEL SERRES

se répercute peu à peu sur l'espace entier de la société mondiale et l'ensemble de ses institutions désuètes, changement qui ne touche pas, et de loin, l'enseignement seulement, mais aussi le travail, les entreprises, la santé, le droit et la politique, bref, l'ensemble de nos institutions –, nous sentons en avoir un besoin urgent, mais nous en sommes encore loin. Probablement parce que ceux qui trainent dans la transition entre les derniers états n'ont pas encore pris leur retraite alors qu'ils diligentent



les réformes, selon des modèles depuis longtemps effacés. [...] Je vois nos institutions luir d'un éclat semblable à celui des constellations dont les astronomes nous apprennent qu'elles sont mortes depuis longtemps déjà.

Dans cette période de crise, nécessairement accompagnée de mutations politiques, sociales et cognitives, Michel Serres convoque une autre nécessité. Celle de réinventer une manière de vivre ensemble, une manière d'être et de connaître... Débute une nouvelle ère. Le mouvement citoyen est d'ailleurs en marche. Slow Classes en est une émanation. Une parcelle de prise de conscience, parmi les nombreuses initiatives qui se font jour. On ne compte plus les débats sur l'école et autres manifestations réflexives. À l'image de la couverture du livre de John Rizzo, ce sont toutes ces énergies citoyennes qui, ensemble, déplaceront des montagnes. 🛛

Nathalie Dillen

